

# Ingrid Wildi Merino: la force tranquille.

Avec une extraordinaire lucidité, la vidéaste genevoise d'origine chilienne, fait preuve d'un sang-froid remarquable en traitant de front la problématique des clandestins à Genève. Une manière bien à elle de mettre en exergue de véritables drames humains.

**I**ngrid Wildi signe avec *Los Invisibles*, un documentaire qui regroupe les témoignages de cinq clandestins Colombiens à Genève. C'est sans doute l'une des réflexions les plus abouties, ayant comme sujet les sans papiers en Suisse. La vidéaste a vu son film récemment projeté au festival *Visions du Réel* à Nyon. Elle nous fait partager avec une intelligence rare, sa vision du problème, en regard avec le statut inexistant des illégaux. Elle apporte également son idée quant à l'évolution de l'art contemporain au service du témoignage patrimonial. Rencontre.

**Ingrid Wildi, au vu de votre biographie on aurait presque envie de dire que *Los Invisibles* n'est que la pointe de l'iceberg, une sorte d'aboutissement d'un travail militant ?**

I.W. : Mon travail ne s'inscrit pas dans une perspective politique. J'ai une approche artistique de la réalité qui nous entoure. Ce n'est qu'après, une fois que les choix ont été arrêtés, que la démarche politique, sociale, se met en place. Mais, je tiens vraiment à le souligner : je ne suis pas une politicienne. Mon idée première n'est pas de milité pour une

cause. Pour moi, il s'agit vraiment de souligner des aspects, positif ou négatif de notre société, qui me semble important.

### **Comment est née cette idée de film ?**

I.W. : Par hasard ! Je déménageai, des amis m'ont alors parler de gens qui pourraient venir m'aider à faire les cartons. C'est seulement lorsque j'ai fait connaissance avec ces personnes que j'ai appris qu'ils étaient clandestins en Suisse. A cette époque, l'une des protagonistes du documentaire était enceinte. En voyant mes caméras, elle m'a demandé de prendre des photos pour les envoyer à sa famille en Colombie. Peu à peu des liens se sont tissés. C'est ainsi, que je me suis retrouvée introduite dans le milieu très fermé des clandestins à Genève. L'idée d'un film est venue plus tard, lorsque je leur ai demandé ce que représentait l'immigration à leurs yeux.

### **N'est-ce pas une manière de rendre aux clandestins une part de leur identité, on ne peut outrepasser le fait que leur intégration est totalement niée ?**

I.W. : En effet, je pense que c'est une partie de leur légitimité qui est restituée à travers ce film. Avant le montage, j'étais déjà consciente de l'importance du récit. C'est ce que je voulais, mais, je me devais de protéger leurs identités personnelles. Ceci étant, le fait que l'on ne voie pas les visages des protagonistes à l'écran rend paradoxalement ces derniers d'autant plus visibles.

### **Pensez-vous qu'il y ait une solution au problème des clandestins à Genève.**

I.W. : Les autorités devraient faire preuve de plus de tolérance vis-à-vis de certaines situations. En l'occurrence, pour ce qui est des Colombiens, il ne faut pas oublier que ce sont des gens qui fuient une violence quotidienne. La seule solution qui leurs

est proposées pour se régulariser : c'est le mariage. Si c'est un mariage d'amour, ça ne pose aucun problème. Mais, très souvent, ce n'est pas le cas. La spirale des difficultés ne fait donc que se répercuter. Elle crée encore plus de problèmes directement en Suisse. Un simple papier suffirait !

**Est-ce que cette thématique intéresse réellement les autorités ou l'opinion publique. La réalité de gens miséreux n'est pas agréable à voir.**

I.W. : C'est vrai, mais il faut dire que nous avons peu d'informations précises en Europe sur l'Etat de la situation économique et politique en Amérique latine. En l'occurrence, celle de la Colombie. En Suisse, on ne sait pourquoi ces gens immigrer. En plus, je trouve que le travail de régularisation qui est pratiqué ici n'est pas suffisamment rigoureux. Surtout, en termes d'approche et de compréhension. En ce qui me concerne, les choses ont été plus simples : je parle l'espagnol. La barrière de la langue tombe. Les intervenants ont pu s'appuyer sur des faits, sans avoir à jouer sur la corde de la victimisation. D'une manière générale, je pense que le film restitue cette ambiance, ce trouble qui entoure les clandestins.

**Combien de temps a duré le tournage ?**

I.W. : (Long silence...) Des mois, la mise en place a été très longue. Cela n'a pas été facile. Nous avons des emplois du temps qui étaient très chargés. J'enseigne dans différentes écoles, ces personnes travaillent beaucoup. Je suis également une artiste qui prend le temps de la réflexion.

**Effectivement, vous donnez l'impression de laisser mûrir vos projets.**

I. W. : J'essaye vraiment de faire un travail de prospection en amont, de réunir le maximum d'informations. Attention, je ne

suis pas une journaliste ni une sociologue. Je tente de comprendre le sujet que j'ai choisi. C'est une démarche qui a commencé il y a très longtemps, lorsque j'étais encore au Chili. A cette époque, j'avais l'impression que l'art ne venait que de l'étranger, qu'il était largement supérieur à la réalité quotidienne de mon pays. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque-là, le Chili était encore une dictature.

Par la suite, je dois avouer que j'ai été désavantagée par la barrière de la langue en faisant mes études d'art plastique en Suisse. Paradoxalement, j'ai pu développer un style qui m'est propre : le montage dialectique. Un système qui repose sur la fragmentation des éléments.

**Est-ce que vos origines culturelles sont à la base des choix que vous décider de porter à l'écran ?**

I.W. : Cela m'accompagne, évidemment. On véhicule automatiquement son héritage culturel. Mon père a été inquiété par les militaires lorsque nous étions au Chili. Il a fait de la prison. Mais, vu qu'il était d'origine suisse, nous avons eu la possibilité de venir ici. Ce sont des expériences qui marquent. On se pose des questions claires : qu'est-ce qu'être étranger, qu'est-ce qu'être immigrant ? Des jalons se mettent obligatoirement en place quant aux choix politiques, sociaux ou encore humains.

**Est-ce que vous considérer être suffisamment soutenue en Suisse en tant que créatrice ?**

I.W. : Oui, mais je demande également de l'aide. De toute façon, je suis obligée de travailler pour soutenir ma production. D'une manière générale, je considère être généreuse avec mon propre travail, en l'auto finançant. (Elle allume une cigarette...). Bon, c'est vrai que dans le cadre de ce film, j'ai

reçu une petite aide de la ville de Genève. Néanmoins, on reste dans des proportions qui sont relativement modestes.

**Cela ne vous interpelle t'il pas, ne peut-on pas considérer que votre travail fasse œuvre de valeur patrimoniale, de témoignage fondamental !**

I.W. : Oui, mais en relation avec la thématique des clandestins, et sur cette question précisément, on ne pas considérer que la Suisse soit un pays profondément politisé. C'est peut-être dû au fait que je parle d'une réalité qui dérange. Ceci étant, il ne faut pas généraliser, les choses commencent à bouger. Je pense que c'est lié à la situation économique qui est moins stable qu'à l'époque. Les gens – les créateurs en particuliers – ressentent plus la nécessité de s'exprimer dans ce pays.

**Comment faites-vous pour distribuer vos films, avez-vous un producteur ?**

I.W. : Non. Mes films ne sont pas achetés par la télévision, ils intéressent plutôt des musées. Pour ce qui est de *Los Invisibles*, c'est un peu différent. La spécificité du cadrage empêcherait sa diffusion à la télévision. Cela ne me pose pas de problème en particulier. Avec un style comme le mien, basé sur l'économie de moyens, j'arrive – en trente minutes – à déclencher la pensée et donner une présence aux clandestins.

**Pensez-vous que la production se porte mieux en Amérique latine qu'en Suisse ?**

Oui, clairement, les créateurs contemporains sont plus conscients, plus engagés. Il se passe plus de choses en terme de création. Les artistes ont plus envie de marquer leur territoire.